

Allocution du recteur de l'Université de Montréal, Guy Breton
devant le Conseil des relations internationales de Montréal
(CORIM)

13 avril 2011

La version prononcée fait foi

Monsieur le président du conseil du CORIM,
Monsieur le président-directeur général du CORIM,
Distingués invités de la table d'honneur,
Mesdames, Messieurs,
Chers amis,

Merci de cet accueil chaleureux.

C'est à la fois un honneur et un très grand plaisir pour moi de m'adresser à vous aujourd'hui.

Je veux d'emblée souligner le travail admirable que fait le CORIM pour nous aider à mieux saisir toute la complexité du monde contemporain. Cet organisme unique au Québec nous aide à prendre notre place sur la scène internationale et remplit une mission qui gagne chaque jour en pertinence.

Monsieur Lemonde, votre nom de famille vous prédestinait clairement à prendre la tête du Conseil des relations internationales de Montréal. J'ajouterai qu'en dirigeant le CORIM, vous faites honneur à une autre famille, celle de l'Université de Montréal, dont vous êtes doublement diplômé, en droit et en psychologie.

Je vois dans l'invitation qui m'est faite aujourd'hui une nouvelle preuve des liens qui unissent nos deux organisations. L'Université de Montréal est un membre gouverneur du CORIM depuis plusieurs années. Et le CORIM est un partenaire actif de notre Centre d'études et de recherches internationales, le CÉRIUM, dont la présidence du conseil a d'ailleurs longtemps été assumée par l'actuel président du conseil du CORIM, Monsieur Raymond Chrétien – que je salue.

*

J'ai intitulé ma présentation *Mondialisation 3.0*, car je crois en effet que la mondialisation entre actuellement dans une troisième phase.

La mondialisation, phénomène d'abord économique, a pris naissance dans les grandes multinationales. Les multinationales, les premières, ont profité de l'explosion du commerce international. Les États ont pris assez rapidement le relais pour stimuler les échanges transfrontaliers.

C'était l'acte 1 de la mondialisation – l'époque du libre-échange Canada-États-Unis, de l'ALENA, du MERCOSUR, de l'élargissement de la Communauté économique européenne.

Les entreprises ont ensuite accaparé des marchés sans frontière. Elles se sont délocalisées, se sont informatisées, la Chine moderne s'est révélée et l'utilisation d'Internet s'est généralisée.

C'était l'acte 2 – le moment de la mondialisation où les entreprises étaient vraiment les architectes du monde.

Dans sa troisième phase, la mondialisation met en scène des personnes. Des personnes qui sont nées avec Internet et qui ont toujours eu le monde au bout de leurs doigts. Les réseaux sociaux font de chaque citoyen un témoin potentiel de l'histoire, capable de rejoindre des millions de personnes. Et comme dirait certains dirigeants déçus, l'impact est « renversant ». Nous avons vu des foules, réduites au silence depuis des décennies, se lever comme des marées en criant « dégage! ».

Ce sont désormais les citoyens qui sont les maîtres du jeu. C'est le triomphe de la liberté.

La mondialisation était à l'origine un projet économique et financier. Les conditions sont aujourd'hui réunies pour « une mondialisation à visage humain ».

À travers les courants qui font et refont le monde, à travers les géants qui naissent, comme la Chine, les autres qui se repositionnent, comme

les États-Unis, comment le Québec peut-il manœuvrer pour gagner une place dans l'histoire qui se fait?

Et d'abord, pouvons-nous le faire? Ou sommes-nous condamnés, avec nos 8 millions d'habitants, à subir les soubresauts de l'Histoire ?

Moi, je crois que cette époque est taillée sur mesure pour faire le succès de Montréal et du Québec.

C'est ma conviction. Et vous ne serez pas surpris d'entendre qu'un de nos plus puissants atouts stratégiques, ce sont nos universités.

Vous connaissez le proverbe chinois ? « Si tu planifies pour un an, plante du riz. Pour dix ans, plante des arbres. Pour cent ans, éduque les hommes. »

La mondialisation a d'abord planté du riz, elle a ensuite planté des arbres. Elle commence maintenant à planifier à long terme. Et l'éducation est au cœur des transformations à l'œuvre dans l'espace mondialisé.

On estime que d'ici 15 ans, le nombre d'étudiants étrangers dans le monde va plus que doubler. Le Canada n'attire que 5 % de ces étudiants globe-trotters.

Nous pouvons faire mieux. Montréal peut faire mieux.

Pourquoi Montréal ? Parce que de nos jours, les personnes sont mobiles. Et ce qui les attire, ce sont des milieux de vie : ce sont des villes et leurs noyaux, comme les universités.

Et sur ce plan, Montréal se démarque. En proportion de sa population, Montréal est la deuxième ville universitaire nord-américaine, juste derrière Minneapolis et devant Denver, Boston et Washington.

Montréal est aussi la capitale de la recherche universitaire au Canada. Notre ville attire plus de subventions et de contrats de recherche que toute autre ville au pays. Elle vient de faire son entrée dans le top 30 des villes de recherche les plus dynamiques au monde.

Montréal, c'est aussi une ville d'innovation et de coopération technologique internationale, comme le confirmera la première édition du Forum Canada – Union européenne sur l'innovation, qui se tiendra à Montréal les 2 et 3 mai prochains.

Au moment où l'Union européenne, le Canada et le Québec négocient un accord de libre-échange, il est impératif d'accompagner cette démarche d'un rapprochement des centres de recherches, des organismes publics et du secteur privé afin d'encourager l'innovation dans tous les secteurs qui intéressent nos sociétés.

Je crois sincèrement que dans cette nouvelle phase de la mondialisation, le Québec est dans une position de force.

Et l'Université de Montréal incarne cette force.

Les Québécois n'ont pas encore pris la pleine mesure de l'envergure internationale de l'Université de Montréal. Depuis dix ans, notre université s'est internationalisée considérablement.

- Nous accueillons deux fois plus d'étudiants étrangers qu'en 2000.
- Nous formons des infirmières au Maroc, des administrateurs de la santé en Haïti, des nutritionnistes au Bénin.
- Nous exportons notre expertise en médecine vétérinaire au Pérou, en architecture du paysage au Vietnam.
- Notre Réseau francophone de recherche sur les opérations de paix était le mois dernier au Gabon, au Burkina Faso et en Éthiopie.
- Notre Unité de santé internationale était en Haïti au moment du terrible séisme et elle y est encore pour participer à l'effort de reconstruction.
- L'Institut de la statistique de l'UNESCO loge sur notre campus depuis 10 ans.

- HEC Montréal, notre école affiliée, offre un programme trilingue en administration des affaires.
- L'École Polytechnique est à l'origine du Consortium de recherche et d'innovation en aérospatiale au Québec – et vous savez comme moi que l'industrie aérospatiale est par définition internationale.
- Enfin, nous sommes la seule université francophone d'Amérique, et l'une des rares de la Francophonie, à avoir déjà accédé au groupe de 100 meilleures universités du monde. Notre nom figure parmi le gotha de l'excellence universitaire, aux côtés de Princeton, Oxford, ou encore Harvard – notre principal partenaire scientifique à l'étranger!

Je viens de vous dévoiler une infime portion du visage international que présente l'Université de Montréal.

Et je n'ai même pas parlé de nos diplômés. Nous avons des diplômés de musique qui chantent au MET à New York, des diplômés en design industriel qui travaillent pour IKEA, pour Walt Disney et pour Renault. Nos juristes, comme Louise Arbour et Philippe Kirsh, font valoir la règle de droit au-delà de nos frontières.

Madame Louise Fréchette, qui nous fait l'honneur d'être avec nous aujourd'hui, a étudié l'histoire à l'Université de Montréal. Et je me dis que nous sommes un peu pour quelque chose dans le parcours qui l'a conduite à occuper le poste de vice-secrétaire générale de l'Organisation des Nations Unies.

Ces faits sont peu connus. Il faut souvent une crise à l'étranger pour que les Québécois découvrent l'ampleur de la présence internationale de l'Université de Montréal.

Vous vous rappelez les débuts de l'épidémie de grippe H1N1 ? À l'époque, les médias de la planète entière ont rapporté que les autorités chinoises avaient placé en quarantaine un groupe de 29 étudiants de notre Centre d'études est-asiatiques.

Jamais la personnalité internationale de notre université n'avait été aussi manifeste!

Notre Université forme un véritable trait d'union intercontinental. Nous sommes l'université de la Francophonie qui a développé le réseau le plus étendu pour favoriser la mobilité étudiante. Un réseau qui s'étend à plus de 400 établissements de par le monde.

Nous sommes les champions au Québec de la cotutelle de thèse, qui permet à nos étudiants de doctorat d'avoir un pied à l'Université de Montréal et un autre, dans une université d'ailleurs. 1 doctorant sur 15 a chez nous la double nationalité universitaire.

Bref, s'inscrire à l'Université de Montréal, c'est s'inscrire dans tout un réseau d'universités parmi les meilleures au monde.

L'internationalisation de nos activités ne passe pas uniquement par la mobilité de nos professeurs et de nos étudiants. Elle passe aussi par la mobilité de nos idées et de nos recherches.

En milieu universitaire, la recherche est le premier vecteur d'internationalisation.

À l'Université de Montréal, la recherche c'est 40 % de notre budget, autant dire la moitié de notre mission.

Près de la moitié de toutes les publications signées par nos chercheurs sont cosignées par des chercheurs étrangers. C'est beaucoup. Et c'est un indicateur de l'inscription de nos chercheurs dans le réseau mondialisé des échanges scientifiques.

L'une des caractéristiques des grandes universités, c'est que la recherche s'y fait de plus en plus hors du strict cadre facultaire, au sein d'instituts qui sont perméables à l'interdisciplinarité.

C'est là, dans ces centres souvent à la fine pointe du savoir et de la technologie, que nos chercheurs travaillent aux découvertes de demain – celles qui vont révolutionner la connaissance.

Ces centres sont branchés sur le monde. Ils n'ont pas le choix de l'être. Leurs chercheurs sont constamment en mode veille scientifique. Et dans leurs domaines, le savoir est véritablement sans frontière.

À l'Université de Montréal, nous avons plus d'une centaine de centres de recherche, sans même parler des 130 chaires de recherche du Canada que nous abritons avec HEC Montréal et l'École Polytechnique.

Tous ces centres sont au cœur d'un réseau « d'import-export » de la connaissance, si vous voulez bien me passer cet emprunt au lexique commercial.

L'un des exemples les plus frappants d'échanges scientifiques, c'est l'IRIC, notre Institut de recherche en immunologie et en cancérologie. La moitié des 50 chercheurs principaux de l'IRIC viennent des États-Unis et d'Europe. Et ces chercheurs attirent chez nous une centaine d'étudiants et de stagiaires postdoctoraux des quatre coins de la planète.

L'IRIC prospecte des cerveaux partout dans le monde. Certains sont des Québécois qui sont rentrés après plusieurs années de travaux à l'étranger.

Ça, c'est le volet import.

Mais l'IRIC est aussi en contact permanent avec une trentaine d'universités dans le monde, qui accueillent nos étudiants et nos chercheurs et partagent avec nous leurs travaux. L'Institut, avec l'Hopital Maisonneuve-Rosemont, est un partenaire important de l'alliance canado-californienne pour la recherche sur les cellules souches.

En à peine 5 ans d'existence, l'IRIC est devenu une référence mondiale en cancérologie. Et se trouve au cœur de tout un réseau international qui positionne Montréal dans la lutte contre le cancer.

La mondialisation du savoir est en marche. Elle est aussi inévitable que la mondialisation des échanges économiques.

Je dis souvent à mes collègues que le savoir est à notre époque ce que la soie a été à l'antiquité. Et de la même façon que la route de la soie n'était pas un corridor uniquement économique, les pôles du savoir ne sont pas strictement scientifiques. Ils soutiennent la culture, l'économie, les services de santé, les relations politiques, l'industrie de pointe, les services sociaux, le développement durable, et tant d'autres secteurs.

L'Université de Montréal est un joueur clé de cette mondialisation du savoir. Elle est à la fois ici et ailleurs.

Ici, car nous sommes le reflet de la réalité montréalaise – une réalité plus cosmopolite que jamais.

Ailleurs, car nous sommes le miroir des aspirations de Montréal – des aspirations qui s'incarnent de plus en plus dans le rayonnement outre frontières de nos concitoyens.

J'ai parlé de mondialisation 3.0. Notre établissement a lui aussi son plan d'internationalisation en trois points.

Premier point : nous voulons donner à nos étudiants le goût d'aller voir ailleurs.

Le Québécois, vous le savez, est de nature sédentaire. Lorsqu'il prend goût aux voyages, c'est à l'âge de la retraite.

À l'Université de Montréal, nous croyons que les voyages forment *aussi* la jeunesse. Et nous voulons travailler à augmenter de 50% le nombre d'étudiants québécois qui vont faire des séjours d'étude à l'étranger.

La mobilité sortante sera notre premier grand chantier pour les prochaines années. Parce que nous croyons qu'un étudiant ne peut s'ouvrir à la connaissance s'il ne s'ouvre pas au monde. Et qu'un diplôme de l'Université de Montréal doit être un passeport savoir.

Deuxième point : nous voulons attirer plus d'étudiants et de chercheurs de l'extérieur.

L'Université de Montréal accueille 7 000 étudiants étrangers et 9 000 résidents permanents, des étudiants qui, dans leur vaste majorité, veulent s'établir ici et enrichir notre patrimoine culturel et intellectuel.

Ces étudiants étrangers auraient pu aller ailleurs. Ils ont choisi l'expérience montréalaise, une manière unique de vivre l'Amérique du Nord.

Ils ont choisi l'Université de Montréal, pour la qualité de l'enseignement et de la recherche, et pour sa tradition d'ouverture.

L'Université de Montréal n'est pas seulement une fenêtre ouverte sur le monde. Nous intégrons le formidable apport de l'immigration à la réalité montréalaise. Nous intégrons aussi Montréal dans la marche du monde.

Et nous ferons mieux encore. D'ici cinq ans, nous ouvrirons notre pavillon des sciences sur le site de l'ancienne gare de triage à Outremont. Les sciences exercent sur les étudiants qui s'expatrient un pouvoir d'attrait qui ne se dément pas : aux États-Unis, 1 Ph.D. sur 2 en sciences et en génie est décerné à des étudiants étrangers.

Avec le pavillon des sciences, notre Université viendra réaffirmer à la face du monde la personnalité de Montréal comme « ville de savoir » du XXI^e siècle.

Troisième point – et c'est peut-être le plus important : l'internationalisation de nos activités doit servir. Servir aux personnes. Servir aux organismes publics. Servir aux entreprises.

Nous sommes là pour la collectivité. Tout ce que nous faisons vise ultimement à rendre notre société meilleure, plus riche dans tous les sens du terme.

Voilà pourquoi nous voulons maximiser les retombées de ce que nous faisons. Et pour ça, nous voulons collaborer avec des partenaires qui ne sont pas uniquement académiques. Avec les entreprises, en particulier.

Des entreprises comme Ubisoft, qui vient de créer avec nos chercheurs une chaire en intelligence artificielle.

Nous voulons travailler avec ces entreprises pour faciliter les séjours d'études à l'étranger, ou les stages dans des filiales d'entreprises actives à Montréal.

Les entreprises internationales basées à Montréal doivent se sentir interpellées par la qualité de la formation de nos étudiants. C'est vous qui allez les embaucher et ils vont faire le succès de vos organisations.

Mesdames, Messieurs,

Le Québec, par sa nord-américanité unique et son ouverture, Montréal, par son art de vivre et son bouillonnement culturel, et nos universités, par leur dynamisme et l'excellence de leurs programmes, créent ensemble une force d'attraction sans précédent à ce moment précis où la mondialisation appartient à des citoyens libres et mobiles.

Il n'en tient qu'à nous de prendre conscience de ces atouts.

Nos universités sont des acteurs de la mondialisation 3.0. Vous êtes des acteurs de la mondialisation 3.0.

Ensemble, je crois que nous pouvons être le GPS du Québec de demain. L'instrument qui positionnera notre société et lui assurera une place dans un monde soumis comme jamais à la loi du changement.

Merci.